Bouillon, Florence, Frésia, Marion & Tallio, Virginie
(dir.). – *Terrains sensibles. Expériences actuelles de
l'anthropologie*

Maud Saint-Lary-Maïga

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/13312>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.13312

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 septembre 2008

Pagination : 614-616

ISBN : 978-2-7132-2184-2

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Maud Saint-Lary-Maïga, « Bouillon, Florence, Frésia, Marion & Tallio, Virginie (dir.). – *Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 191 | 2008, mis en ligne le 09 décembre 2008, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/13312> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.13312>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Bouillon, Florence, Frésia, Marion & Tallio, Virginie (dir.). – *Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie*

Maud Saint-Lary-Maïga

RÉFÉRENCE

BOUILLON, Florence, FRÉSIA, Marion & TALLIO, Virginie (dir.). – *Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'anthropologie*. Paris, EHESS (« Dossiers africains »), 2006, 208 p.

- 1 *Terrains sensibles* est un ouvrage où deux générations d'anthropologues se confrontent et se complètent dans une réflexion commune autour des pratiques d'enquête. Ici, les expériences et analyses de jeunes chercheurs retentissent avec les réflexions des futurs doyens de notre discipline.
- 2 Nous plongeons dans les expériences vécues de ceux qui tentent de se frayer une place sur des terrains « sensibles » où règnent violence et souffrance sociale, le tout souvent couronné par des enjeux politiques cruciaux : squats, camps de réfugiés, zones de transit pour des candidats à la migration vers l'Europe. Dans de tels contextes, l'ethnographe est perpétuellement poussé à réinventer et repenser sa méthode d'enquête. Sur ces terrains, trois caractéristiques se conjuguent. La première : leur accès est difficile parce qu'ils sont soumis à un fort contrôle institutionnel et sont à la limite de la légalité. En second lieu, l'enquêteur y fait l'objet de suspicions fortes. Enfin, il échappe difficilement à des rapports ambivalents avec les organisations internationales. Ce livre donne à penser l'importance d'une approche réflexive pour questionner les pratiques d'enquête. La posture originale défendue par les auteurs se démarque des formes de réflexivité survalorisant le vécu de l'ethnographe, mais aussi des approches trop critiques pour croire à l'objectivité scientifique. C'est une position

qui a le mérite d'en finir avec l'extériorité absolue du chercheur et de poser des questions allant au-delà de l'engagement politique. Désormais « le terrain apparaît comme un construit et non comme une donnée qu'il suffirait d'enregistrer » (p. 20). Trois questions parcourent de part en part les contributions des auteures : la première concerne l'importance de l'identification du chercheur sur son terrain, la deuxième révèle la place du contre-don dans la relation ethnographique et enfin, le problème de l'implication est largement soulevé.

- 3 À quoi sommes nous identifiés sur notre terrain et en quoi cette identité qui nous est assignée influence-t-elle notre pratique d'enquête ? Telle est l'interrogation qui inlassablement est soulevée au fil de la lecture. En milieux réfugiés par exemple, où la présence internationale est forte, le chercheur est aisément confondu avec les acteurs associatifs fournissant l'aide d'urgence (Frésia, Baujard). Comme le note Michel Agier, on doit bien admettre que la présence des organisations internationales influe sur nos méthodes. En effet, ce « troisième élément » exerce souvent un contrôle si important que sa médiation s'avère nécessaire à la pratique d'enquête et même à l'existence du terrain ethnographique (p. 182). C'est le cas du HCR ou d'autres ONG intervenant dans les camps de réfugiés. Ces médiateurs qui se considèrent eux-mêmes extérieurs au terrain, introduisent en fait « des valeurs morales, des principes et des mots (tout un langage propre) qui proviennent du propre monde institutionnel et doctrinal des intervenants » (p. 183). À ce titre, Marion Frésia révèle que le comportement des réfugiés mauritaniens au Sénégal envers toute personne étrangère avait été formaté par un type de relation entretenue par le passé avec les organisations internationales. Son identité même d'étrangère produisit des discours que l'auteure ne s'est pas risquée à interpréter en termes de vérité. Inutile de chercher à distinguer la souffrance réelle de la souffrance fictive et mieux valait considérer le mode discursif mobilisé par les réfugiés (sur un registre de dénonciation, de plainte ou d'épopée) comme un indicateur informant sur des normes sociales et des représentations. On voit là l'importance de l'identité qui est attribuée au chercheur et qui peut évoluer au cours du temps. Il en est de même dans les squats où être identifié à un représentant d'association ou à un étudiant issu de la bourgeoisie conduit à des relations diamétralement opposées (Bouillon), mais aussi dans les zones de transit marocaines (Goldschmidt). La perception que l'informateur se fait de l'ethnographe détermine grandement la relation d'enquête.
- 4 Le second aspect soulevé est celui du rapport donneur-receveur qui caractérise particulièrement la relation d'enquête. Le chercheur est très souvent engagé dans un tel rapport avec ses informateurs. S'il ne s'agit bien sûr pas d'argent, le chercheur doit être en mesure de rendre certes, mais de rendre le contre-don « adéquat ». Florence Bouillon dresse à ce titre une typologie des contre-dons. L'*aide* (administrative pour des étrangers en situation d'irrégularité par exemple), l'*écoute* car l'ethnographe est parfois pour l'informateur une oreille attentive et enfin, la *gratification symbolique* liée au prestige que représente la participation à un travail universitaire, sont les trois formes de contre-don relevées par l'auteure. Au cœur de la relation ethnographique, ce contre-don s'apparente plus à du lien qu'à du savoir, conclut-elle, et le chercheur doit se rendre à l'évidence qu'il est le grand bénéficiaire de son enquête et que ses informateurs n'y gagnent rien qui puisse changer leur existence. Soumise à un fort contrôle de sa production scientifique par les occupants des squats politiques, Florence Bouillon montre comment suite à une restitution provoquant une grande hostilité, elle dut quitter son terrain. Dans son cas, elle fut victime d'un contre-don qu'elle n'était pas

en mesure d'honorer, en l'occurrence celui de restituer un travail scientifique calqué sur le discours idéologique des squats politiques. Les pratiques de don qui découlent de la relation ethnographique marquent donc le sceau de l'implication du chercheur, ceci apparaît clairement dans la contribution d'Elie Goldschmidt qui rendit de nombreux services, perçus par les migrants s'apprêtant à traverser le détroit de Gibraltar, comme « des contre-dons de valeur » (p. 156).

- 5 L'ethnographe doit-il tenir une position d'extériorité ou d'intériorité sur son terrain ? La réponse n'est bien sûr pas tranchée et la contribution d'Estelle d'Halluin révèle que face aux réticences des demandeurs d'asile à parler de leur expérience migratoire, « une position d'extériorité était intenable » (p. 72). C'est seulement dans un cadre associatif qu'elle eut accès à l'histoire intime et douloureuse des demandeurs d'asile. Ainsi, l'implication prend-elle parfois des tournures que l'ethnographe ne maîtrise pas : quand les enquêtés surinvestissent la capacité de l'enquêteur à fournir des informations et à leur trouver des solutions, celui-ci se retrouve dans une situation où il ne veut ni briser la confiance, ni endosser un rôle qu'il ne peut assumer (p. 71). En effet, sur son terrain, le chercheur est impliqué et parfois même contre son gré. Au-delà de l'engagement, largement abordé dans la contribution de Jean Copans, il faut garder à l'esprit l'inévitable implication de l'anthropologue à l'égard de son terrain d'une part et de son objet d'autre part (Fassin). En situation de violence, sur des terrains meurtris par la guerre, le chercheur mesure cette « double dimension du risque » (p. 98).
- 6 On entrevoit combien l'ethnographe est souvent contraint de repenser son « dispositif d'enquête » en fonction de problèmes relationnels, éthiques et pour faire face aux réticences et manipulations des enquêtés. La réflexivité ici oscille entre les deux pôles des expériences vécues de l'altérité et de la souffrance d'autrui. Mais on le sait, pour beaucoup d'anthropologues, « nécessité est faite de payer de sa personne pour recueillir des éléments de connaissance »¹. C'est pourquoi ce livre pourra saisir un grand nombre d'entre eux, quand bien même leurs terrains ne seraient pas en apparence « sensibles ».

NOTES

1. S. CARATINI, *Les non-dits de l'anthropologie*, Paris, PUF, p. 23.